

## ***Was heisst denken* dans la vallée du Saint-Laurent?**

***Dostoïevski lit Hegel en Sibérie et fond en larmes* de László F. Földényi. Traduit du hongrois par Natalia Zarembo-Huzsvai et Charles Zarembo, préface d'Alberto Manguel, Actes Sud, 55 p.**

Sébastien Mussi

---

Numéro 226, mai-juin 2009

Que faire? La déconstruction et le politique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17222ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Mussi, S. (2009). *Was heisst denken* dans la vallée du Saint-Laurent? / *Dostoïevski lit Hegel en Sibérie et fond en larmes* de László F. Földényi. Traduit du hongrois par Natalia Zarembo-Huzsvai et Charles Zarembo, préface d'Alberto Manguel, Actes Sud, 55 p. *Spirale*, (226), 39-41.

# Was heisst denken dans la vallée du Saint-Laurent ?

DOSTOÏEVSKI LIT HEGEL EN SIBÉRIE ET FOND EN LARMES de László F. Földényi

Traduit du hongrois par Natalia Zaremba-Huzsvai et Charles Zaremba, préface d'Alberto Manguel, Actes Sud, 55 p.

par SÉBASTIEN MUSSI

*Pour que la pensée soit en notre pouvoir, nous devons l'apprendre.*  
— Martin Heidegger, *Was heisst denken ?*

*Les meilleurs bourreaux se recrutent parmi les victimes*  
— Jacques Brault, *Parti Pris*, 1965.

*Ce texte est une expérience [...] dans la mesure où il fait apparaître le processus global qui vient définir non seulement les données du problème, à savoir l'existence d'une pensée québécoise, mais encore l'idée même d'une différence non récupérable par la logique coloniale de l'identité, toujours normative et mono-tone. [...] Questionnement lourd de sens car il exige une in-différence certaine à notre conscience malheureuse latente et une levée définitive de l'obstacle psychologique, cette paralysie traditionnelle de celui qui n'est rien à ses propres yeux.*

— Robert Hébert, « Pensée québécoise et plaisir de la différence », dans *L'homme habite aussi les franges*, 1974.

**P**laquette d'une quarantaine de pages, l'essai de László Földényi part d'un fait apparemment anodin : la lecture que Dostoïevski a fait de Hegel en Sibérie, probablement des *Leçons sur la philosophie de l'histoire*.

Cette lecture, dans la petite fable philosophique de Földényi, fait fondre Dostoïevski en larmes. En effet, selon la philosophie de l'histoire de Hegel, la Sibérie n'existe pas et il ne s'y passe rien qui soit intéressant : « *La morphologie du pays n'est pas propice à une culture historique ou à devenir un acteur particulier de l'histoire* ». Les souffrances vécues en Sibérie, dès lors, ne sauraient avoir la moindre signification, la Sibérie étant radicalement hors de l'Histoire, et toute expérience du monde qui en émanerait est d'emblée renvoyée dans les limbes de l'échec, de la noirceur, de l'irrationnel. « *Földényi imagine que c'est cela, l'horreur découverte par Dostoïevski : l'histoire, dont il se sait victime, ignore son existence, sa souffrance passe inaperçue ou, pire, elle ne sert à rien dans le flot général de l'humanité* », commente Alberto Manguel, qui préface l'édition française de l'essai.

## L'abattoir

Or, cela, c'est passer à côté de ce qu'est effectivement l'Histoire : cette dernière « *ne révèle sa propre essence qu'à ceux qu'elle a au préalable exclus d'elle-même* ». L'Histoire exclut, c'est sa fonction essentielle, elle met de côté les perdants et ne conserve comme pertinent et comme rationnel que les vainqueurs : ce sont eux qui font l'histoire. Ce sont les mêmes qui la racontent.

« *Dostoïevski a pu comprendre que la chose à ne pas percevoir était l'abattoir. Que c'était justement cette propriété intrinsèque de l'histoire*

*universelle qu'il fallait taire en écrivant l'histoire. Qu'au nom de la rationalité, il fallait faire abstraction de l'expérience même. De la souffrance, de la mort, de l'inévitable...* » L'abattoir de l'Histoire, l'expérience de l'échec et de la mort, voilà exactement, dit Földényi, ce qu'il s'agit de ne pas voir. Et si Hegel « *s'efforce de fonder toute sa philosophie sur la rationalité* », Földényi nous dit qu'« *au fond de cette philosophie se tapit une faiblesse humaine : le désir de vaincre et de goûter au bonheur de la victoire* ». Hegel « *se tient résolument du côté de ceux qu'on honore, parce qu'il ne souhaite pas prendre en considération les souffrances des vaincus* ».

L'essai de Földényi me paraît intéressant en cela qu'il parle du rejet de certaines expériences du monde et de pensée au profit d'autres, jugées plus pertinentes et, au fond, plus vraies. Cela amène, me semble-t-il, à réfléchir sur notre propre situation de pensée, ici en Amérique francophone. La Sibérie et le Québec (et aussi l'Afrique), de ce point de vue, sont rigoureusement identiques : hors de l'Histoire, sinon comme vaincus, comme colonisés ; ils ne sont dans l'Histoire qu'assignés à cette condition qui disqualifie d'avance ce qu'ils auraient à dire et ce qu'ils pourraient penser. « *Au lieu de se réjouir que certains peuples, époques ou territoires aient évité la catastrophe, il [Hegel] s'assombrit, s'impatiente, son style devient incohérent, parfois même nettement nerveux, et finalement, il les rejette dans l'oubli sans autre forme de procès. Les survivants deviennent des perdants.* »

J'ai alors envie de demander, le temps de quelques lignes : « que signifie penser dans la vallée du Saint-Laurent ? »

## Donner raison au faible : le dialogue impossible

On serait peut-être tenté, tout d'abord, de récuser la question sur son principe même : la pensée, surtout philosophique, est universelle, elle n'a pas de lieu. « Que signifie penser dans la vallée du Saint-Laurent ? » ne peut vouloir dire qu'entrer en communication avec les grandes pensées mondiales (et plus particulièrement

celle de l'Occident). Il ne s'agit pas ici de nier les impacts que les philosophies des Kant, Locke, etc. ont pu avoir sur nous, ni (encore moins) de contester ce que leur fréquentation peut apporter — mais notre pensée ne peut-elle exister, sur la scène internationale aussi bien que sur la scène locale, que médiatisée et légitimée par elles ?

Dialogue, communication... je m'interroge. Földényi souligne ce que la pensée de Hegel a de triomphant. C'est la pensée victorieuse parce que mise au service du vainqueur et qui légitime en retour ce dernier dans sa position, substituant la Raison à la force et à la violence.

Dans le découpage hégélien du monde et de l'Histoire, il y a d'un côté la victoire et de l'autre, la souffrance ; la force, d'une part, et la faiblesse, d'autre part — « *Their are two kind of people in the world, my friend* », dirait Leone. La communication ne semble possible que si le vainqueur renonce à sa prétention de vainqueur et au discours qui le justifie dans cette prétention. Dans la mesure où c'est le succès même qui *a priori* justifie tout — aussi bien sur le plan politique, culturel que symbolique —, la chose est impossible : dans cette optique, celui qui échoue, celui qui souffre n'est pas seulement faible de son échec et de sa souffrance, il a *tort* et est à ce titre coupable. Il mérite donc ce qui lui arrive. Si on peut entendre ses doléances, il ne peut être question de *com-patir*, de souffrir avec celui qui souffre. « *Hegel insiste à plusieurs reprises sur le fait que nous n'avons aucun moyen de ressentir de l'intérieur et de vivre la nature des Africains — voilà pourquoi ce qui lui apparaît incompréhensible pour lui apparaît soudain non comme un miracle mais comme quelque chose de sauvage et de frénétique.* » Celui qui s'auto-institue vainqueur ne veut pas plus envisager son propre échec que contempler la possibilité de sa propre souffrance. Or, il n'y a de dialogue possible que sur la base d'une reconnaissance de l'autre et de la nécessaire justesse de son expérience du monde, c'est-à-dire de son *existence*. Cela, le vainqueur ne peut le faire : car ce serait alors reconnaître que seuls le pouvoir et la force le justifient dans sa position (pas la raison), que seule la domination qu'il exerce lui permet d'être ce qu'il est. Ce serait reconnaître que la force est la seule raison à l'œuvre dans l'Histoire — ce qui signifierait, une fois que tout est dit, *donner raison* au faible, au perdant, à l'idiot, et par conséquence admettre sa propre faiblesse : « *... à en juger par son ton étonnamment impatient et irrité, il [Hegel] a peur de sa propre peur. Il a donc peur de tout ce qu'il ne peut pas saisir par l'esprit* ».

## Was heisst denken dans la vallée du Saint-Laurent ?

Lorsque celui qui se fait assigner la place du faible se rend à cette exigence de communication, il accepte cette assignation et la destitution de son expérience du monde. Il participe ainsi à ce qu'il ne soit pas entendu. Or, ce qui est surprenant dans nos institutions, et particulièrement en philosophie — plus qu'ailleurs ; mais lorsque que tout ce qu'il reste à la philosophie est sa prétention à la Raison, ce n'est pas étonnant que l'on s'y cramponne, car c'est la seule manière de rester acceptable pour le vainqueur de survivre institutionnellement —, c'est qu'ici, dans la vallée du Saint-Laurent, nous (ne) produisons (que) des philosophes européens ou anglo-saxons, (et donc) dépossédés de leur parole et de leur expérience du monde. Un bref regard sur les cursus universitaires suffit à s'en convaincre : aucun cours consacré à la genèse de la philosophie au Québec, aucun cours qui tenterait de remettre cette genèse dans une histoire et une géographie singulières, qui tenterait de penser à partir d'événements qui *ont lieu*, sans parler, évidemment, de cours d'auteurs. C'est l'absence absolue, une radicale *non-existence*. Quant au nombre de revues philosophiques qui se donnent comme mandat de faire des dossiers sur des auteurs « d'ici », il est actuellement de... zéro — à l'exception des très jeunes *Cahiers de l'Idiotie*. Les penseurs que nous formons ainsi se mettent alors spontanément au service de ce qui les prive de ce qu'ils sont ou, plutôt, *d'où ils sont*. Leur être devient en même temps leur néant. Privés, par l'introjection simultanée du langage et de la Raison du vainqueur et du colonisateur et de la place que ce vainqueur leur assigne, ces jeunes penseurs, fascinés par les vieux murs de l'Europe ou par le succès de l'*Imperium*, se voient enlever toute possibilité d'exprimer leur propre situation dans le monde. Ils finissent par refouler la pertinence de leur expérience du monde, la nier, la réduire à cette faiblesse — et au bout du compte, par donner raison au vainqueur autoproclamé contre eux-mêmes et trouver dans cette Raison exclusive des raisons à leur existence comme penseurs francophones en Amérique du Nord.

La machine hégélienne — et ce n'est pas une question d'obéissance philosophique — fonctionne alors à plein : refuser de justifier (de) son existence, en ces termes et sur ce terrain, sera assimilé à un refus de dialogue, dialogue dont on a vu les conditions impossibles. Le drame, ici, et c'est ce que Földényi nous montre, vient de ce que l'existence doit désormais rendre compte d'elle-même — mais pas à partir d'elle-même : elle est alors radicalement (dans sa vérité d'existence, éventuellement souffrante, idiote ou malade) soumise à la Raison, encore une fois celle du vainqueur. Le souffrant, le faible, le colonisé, assigné avec sa collaboration à cette place, est alors sommé irrémédiablement de trouver lui-même les raisons de sa souffrance et de son échec, toujours dans le langage du conquérant.

## Le lieu de l'enfance et l'insignifiance du « chez-soi » comme matière à penser

De retour de France, Fernand Dumont constatait déjà une fissure traversant la conscience des penseurs du Québec : « *sa dimension, sa place dans l'Amérique anglaise le vouaient à une situation périphérique. D'où une espèce de dédoublement de la conscience chez l'intellectuel québécois : la référence aux civilisations prédominantes, qui font figure d'universel, et la référence d'un chez-soi qui ne serait jamais qu'un lieu sans portée* » (*Récit d'une émigration*, Boréal, 1997). Cette faille a quelque chose à voir, je crois, avec les larmes de Dostoïevski, et ces larmes, versées en Sibérie, ont à voir avec ce chez-soi qui n'aurait aucune portée. C'est là — pas seulement là, mais là en tout cas — qu'il y a quelque chose à penser.

J'aimerais raconter une petite histoire institutionnelle. LACFAS, regroupement par excellence de la pensée francophone en Amérique du Nord, tenait en 2008 son Congrès annuel à Québec, en pleines célébrations du 400<sup>e</sup> anniversaire de la « Vieille Capitale ». À cette occasion, le colloque « vedette » de philosophie fut « Descartes et ses héritiers ». Était organisée aussi une rencontre intitulée « Penser au Québec », rencontre presque furtive, voire un peu honteuse, à laquelle participaient pourtant le poète-géographe Jean Morisset, le philosophe Robert Hébert et le politologue Jean-Marc Pothier. Il y a là symptôme, c'est-à-dire quelque chose à penser : non que Descartes ne soit pas intéressant, bien entendu. Mais c'est à notre rapport institutionnel et philosophique à Descartes qu'il faudrait commencer par s'intéresser, à notre rapport philosophique en tant qu'il est aussi un rapport institutionnel et donc, plus largement, un rapport qui a à voir avec la politique, la géographie, l'histoire (de la pensée), la manière de les raconter et de les enseigner. Le lieu, ici, devient l'origine du questionnement.

À la suite de cette rencontre autour de « Penser au Québec », à laquelle je n'avais tout d'abord rien compris (mon enfance est helvétique), ayant l'impression d'assister à un souper de famille ou à une rencontre de vieux amis, je me suis rendu compte qu'il existait un Québec dont jamais, dans aucun de mes nombreux cours de philosophie, on ne m'avait parlé. Je me suis rendu compte de l'existence de cette fissure au sein même de l'exercice de la pensée *ici*. Mes camarades de congrès, lors d'une rencontre ultérieure destinée à décanter l'activité, firent alors mention de leur malaise, voire de leur honte... malaise face à quoi? honte de quoi? Essentiellement

face à une enfance et à une mémoire qui n'avaient pas grand-chose à voir avec le langage et la pensée qu'ils avaient appris dans nos universités, face à une enfance et une mémoire qu'on leur avait enseignées être *sans portée*.

Il existe un hiatus entre les rapports que notre mémoire entretient avec l'enfance, la honte introjectée — au point de nier qu'elle puisse même exister — et le *désir* de pensée. Ce hiatus, en tant qu'il manifeste une attitude et un rapport spécifiques à l'histoire et à la pensée, est en soi une question philosophique.

« *La pensée québécoise est bien vivante* », soulignait Robert Hébert en 1974. Cependant, elle n'est pas transmise, pas lue, pas enseignée. La philosophie que nous pratiquons dans nos institutions est (encore) celle du vainqueur auquel nous voudrions tant nous identifier. Le hiatus est ainsi institutionnalisé — et l'institution prend soin d'en effacer toute trace.

C'est peut-être pour cela que cette demande de pensée *d'ici* revient, presque à l'identique, de génération en génération. ☪

Clément de Gaulejac, **Les drapeaux de Buren**, 2008  
Vidéo, Ensemble vocal *Les jongleurs de la gamme*, Montréal  
Photo de Clément de Gaulejac

